

ESSAI

N^o 72.

SUR

LA SYPHILIS;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 22 avril 1831, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine;*

PAR THÉOPHILE-CHARLES-EMMANUEL-ÉDOUARD AUBER.

*Da veniam scriptis, quorum non gloria nobis,
Causa, sed utilitas officiumque fuit.*

Ovid., de Ponto, lib. 3, epist. 9.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n^o. 13.

1831.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. DUBOIS, Doyen.

Anatomie	MESSIEURS.
Physiologie	CRUVEILHIER.
Chimie médicale	ORFILA, <i>Examineur.</i>
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	DEYEUX, <i>Président.</i>
Pharmacie	DES GENETTES.
Hygiène	MARJOLIN, <i>Examineur.</i>
Pathologie chirurgicale	ROUX.
Pathologie médicale	DUMÉRIL.
Opérations et appareils	ANDRAL.
Thérapeutique et matière médicale	RICHERAND.
Médecine légale	ALIBERT.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	ADELON.
	MOREAU.
	LEROUX, <i>Suppléant.</i>
Clinique médicale	FOQUIER, <i>Examineur.</i>
	CHOMEL.
	BOYER.
Clinique chirurgicale	DUBOIS.
	DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MESSIEURS

BAUDELLOCQUE, *Examineur.*
BAYLE.
BÉRARD.
BLANDIN.
BOUILLAUD.
BOUVIER.
BRIQUET.
BRONGNIART.
CLOQUET.
COTTEBEAU.
DANCE.
DEVERGIE.

MESSIEURS

DUBLED, *Suppléant.*
DUBOIS.
GERDY.
GIBERT.
HATIN.
LISFRANC.
MARTIN SOLON.
PIORRY.
ROCHOUX.
SANDRAS.
TROUSSEAU.
VELPEAU, *Examineur.*

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

AUX MÂNES
DE MA MÈRE.

Souvenirs, regrets..... regrets éternels !

A MON PÈRE,

MON MEILLEUR AMI ,

Docteur en médecine à Rouen ; Membre de plusieurs Sociétés
savantes

Hommages, amitié, reconnaissance.

A MONSIEUR PORRIQUET,

Officier de la Légion-d'Honneur ; Conseiller à la Cour de
cassation.

Faible témoignage de respects, d'attachement et de reconnaissance.

T.-C.-E.-É. AUBER.

ESSAI

SUR

LA SYPHILIS.

LE mot *syphilis* est un nom générique sous lequel on a désigné une foule de maux généralement attribués au coït impur.

Les étymologistes ne sont pas d'accord sur la valeur réelle du mot *syphilis* : les uns prétendent, avec *Swédiaur*, qu'il vient du grec *συσ*, *porcus*, et de *φιλία*, *amor*; les autres le font venir de *σιφλας*, *honteux*; enfin, d'après *Jérôme Frascator*, le nom *syphilis* aurait une origine toute fabuleuse, comme la maladie qu'il sert à dépeindre. Il prétend qu'un berger nommé *Syphilus*, aussi fameux par son impiété que par son libertinage, fut la première cause de la maladie vénérienne, qu'on regardait alors comme une juste punition du ciel, et que les premières victimes de ce nouveau fléau lui donnèrent, dans leur étonnement et d'un commun accord, le nom du berger malheureux qui avait provoqué tant de maux; ce ne fut ensuite que par corruption que du mot *syphilus* on fit *syphilis*.

Si l'on en juge par le silence des anciens auteurs poètes, historiens ou médecins, il est assez probable que les Grecs et les Romains ne connurent pas le mal vénérien; du moins les médecins les plus célèbres de l'antiquité, dont on connaît toute l'exactitude à décrire

et à expliquer jusqu'aux nuances les plus légères des maladies qu'ils ont observés, Tacite, critique sévère des Empereurs; Suétone, qui a écrit la vie des douze Césars avec autant de licence qu'ils ont vécu; Horace, Juvénal, Pétrone et tant d'autres, dont les écrits fourmillent de railleries et de traits satyriques, n'ont rien laissés dans leurs ouvrages qui pût s'entendre du mal vénérien.

Dans l'origine, la vérole n'eut pas de nom qui lui fût spécialement consacré, au contraire, chacun lui en imposa un à sa guise. Les Espagnols l'appelèrent *bubas*, *buvos*; les Toscans, *el malo delle bule*, tous mots qui signifiaient *pustules*, parce que ce fut effectivement sous cette forme que la syphilis débuta; les Allemands la nommèrent *mal de Saint-Méviens*; les Catalans, *mal de Saint-Sément*, du nom des saints sous la protection desquels les malades se mettaient; elles reçut aussi le nom de différentes nations, d'où l'on croyait que cette maladie avait été apportée: c'est ainsi qu'elle fut appelée par les Français *mal de Naples*, et par les Italiens *mal Français*.

Quel fut le berceau de la syphilis? Tel est encore de nos jours, pour les médecins, un point litigieux: les uns avancent que la syphilis existait en Europe avant la conquête du Nouveau-Monde; les autres, et c'est le plus grand nombre, soutiennent qu'elle vient d'Amérique.

En faveur de la première opinion, on cite:

1°. Un bon nombre d'ouvrages publiés avant la découverte de Christophe Colomb, dans lesquels on trouve une description succincte de certaines maladies qui offrent, avec le dégoûtant et hideux cortège des affections syphilitiques, une ressemblance telle que l'on ne saurait se refuser à en admettre l'identité.

2°. Plusieurs réglemens de police sur les lieux de débauches, qui parurent à Londres en 1430.

3°. Quelques statuts donnés en 1347 par Jeanne, reine des Deux-Siciles, qui intimaient l'ordre expresse de visiter souvent et avec une scrupuleuse exactitude les courtisanes affectées de syphilis, afin de les tenir renfermées si elles pouvaient communiquer à la jeunesse le mal vénérien.

Mais ces preuves perdent singulièrement de leur valeur et de leur consistance quand on leur oppose les passages suivans, tirés des anciens auteurs.

Jean-Baptiste de Monté s'exprime ainsi dans son *Traité de Morbo Gallico* : « L'an de J.-C. 1492, le capitaine Colomb aborde aux Nouvelles-Indes avec plusieurs Espagnols. Comme le mal français est aussi commun dans ce pays que la gale chez nous, plusieurs Espagnols y ayant séjournés en furent affectés, et étant revenus en Europe ils infectèrent beaucoup de monde. Cette maladie contagieuse règne dans les Nouvelles-Indes et y est très-commune. »

François Lopez de Gomam dit, dans son *Histoire générale des Indes* :

« Les naturels de l'île espagnole sont tous infectés de la vérole, et c'est pour cela que les Espagnols qui avaient affaire aux femmes indiennes gagnèrent bientôt une maladie si contagieuse et si cruelle. Se voyant horriblement tourmentés sans aucun amendement, ils prirent le parti de s'en revenir en Espagne, la plupart pour se faire guérir, et quelques autres pour avoir soin de leurs affaires. A leur retour, ils communiquèrent cette maladie secrète à quantité de courtisanes, lesquelles la donnèrent ensuite à beaucoup de gens de guerre, qui passèrent en Italie pour favoriser le parti du roi Ferdinand II contre les Français. C'est ainsi que la vérole fut portée en Italie. »

Des opinions aussi contradictoires sont loin de résoudre la question; toutefois on peut assurer que la presque totalité des médecins et des historiens désignent l'Italie comme le foyer où la syphilis s'est concentrée en 1494, et d'où elle s'est ensuite propagée dans toutes les régions de l'Europe.

L'explosion d'une maladie aussi terrible et aussi étonnante était bien faite pour confondre tous les esprits; pourtant, en dépit des difficultés, on trouva des gens qui se piquèrent d'expliquer l'origine du mal : ils en furent pour leurs vains efforts. Jamais assertions, basées sur des possibilités, ne furent plus entachées de la rouille des hypothèses; du reste, elles laissaient une idée bien juste du caractère

des différens peuples qui coopérèrent à la mystérieuse solution de ce problème. Les peuples du Midi, généralement fanatiques et superstitieux, et si prompts à tout embellir par leur imagination ardente, les Italiens, par exemple, virent dans cette terrible maladie un juste châtimement contre les hommes livrés sans réserve au libertinage le plus effréné. Les Espagnols supposèrent que le mal avait été produit par des mets préparés avec la chair humaine. Enfin, encore plus extravagant, on poussa le ridicule jusqu'à supposer que la copulation des hommes avec les animaux aurait bien pu être la première cause de la syphilis, ou bien qu'elle provenait infailliblement des matrices des courtisanes les plus dissolues, par la corruption des différentes semences qui s'y trouvent mêlées. Ce n'est pas tout : les astrologues, alors en grande vénération, vinrent aussi déposer leurs tributs. Condamineus Galius attribua la maladie nouvelle à la conjonction de Mars avec Saturne; Gaspard Torella, à la rencontre de Saturne dans le Bélier; et cependant il fut reconnu plus tard qu'il y avait contradiction manifeste entre les différens auteurs, puisque les constellations auxquelles ils attribuaient l'origine de la maladie ne s'étaient montrées ni dans les mêmes années, ni aux mêmes époques de ces années. Il n'en fallut pas davantage pour faire vouer à un éternel oubli ce chancelant édifice d'erreurs.

La plupart des médecins regardent la syphilis comme une dégénérescence de la lèpre et des autres maladies cutanées qui désolèrent l'Europe depuis le quatrième jusqu'à la fin du quinzième siècle, époque à laquelle de grandes inondations, suivies immédiatement de chaleurs excessives, opérèrent au milieu des ravages cette singulière fusion.

La syphilis, vulgairement appelée *vérole*, *maladie vénérienne*, est une affection spécifique et contagieuse, susceptible de se multiplier à l'infini par contact médiat ou immédiat, et de revêtir les formes les plus variées dans la manifestation de ses symptômes.

Quelques auteurs ont prétendu qu'elle était quelquefois spontanée; mais généralement on pense qu'elle survient par voie de communi-

cation : alors la maladie est héréditaire ou accidentelle ; héréditaire , c'est à dire transmise , soit par le père , soit par la mère , au fruit résultant de leur union ; accidentelle , autrement dit contractée par le commerce avec une personne infectée. Les membranes muqueuses sont sans contredit les voies les plus certaines de la contagion syphilitique. Cependant elles ne jouissent pas seules de la fâcheuse prérogative de communiquer la vérole ; bon nombre de faits fidèlement recueillis prouvent que la peau , dépourvue d'épiderme , offre également au virus un dangereux accès , et qu'il suffit qu'un atôme de virus soit introduit par la plus petite blessure possible pour qu'il soit absorbé.

On peut contracter la vérole de différentes manières , par des baisers lascifs , par des attouchemens indiscrets , etc. ; mais le coït le plus intime est aussi sans contredit le plus dangereux de tous : pourquoi faut-il que nous voyons si souvent cette source si pure de la vie devenir , par une étonnante fatalité , une source d'amertume et de mort !

Les enfans qui naissent de parens vérolés n'apportent pas toujours en naissant tous les symptômes de cette affligeante affection , on en voit même beaucoup qui n'en apportent aucun. Ce que l'on peut remarquer , c'est que leur constitution est chétive et malsaine , et que leur individu semble mal affermi. Du reste , ce n'est ordinairement que vers le douzième jour , et plus tard , que les symptômes paraissent.

L'infection s'annonce et se manifeste de différentes manières dans un corps sain , ou le virus établi son siège à l'extérieur ou il se fixe dans des endroits plus cachés , ou bien enfin il exerce son action sur des parties éloignées des organes de la génération.

Au premier cas se rapportent les ulcères du gland , du prépuce , tant extérieurs qu'intérieurs , et ceux même de la peau qui revêt le membre viril.

Au deuxième cas appartient l'urétrite ; cette évacuation involontaire et douloureuse de l'urètre est accompagnée quelquefois d'accidens particuliers.

Le troisième cas enfin, comprend le développement des bubons, des ophthalmies, et de tous les cas où les parties génitales n'ont pas éprouvé la plus légère atteinte.

On distingue deux ordres de symptômes dans la syphilis, *symptômes primitifs*, *symptômes consécutifs* : symptômes primitifs, quand les accidens se montrent aux régions sur lesquelles le virus a été appliqué, ou au moins à fort peu de distance, et que l'explosion de la maladie a eu lieu peu de jours après le coït; symptômes consécutifs, quand les symptômes se sont spontanément dissipés ou que leur traitement ayant été incomplet ou opposé, il résulte par l'absorption du virus qui les a fait naître une série de symptômes dont le groupe forme la syphilis constitutionnelle. Les symptômes peuvent paraître sur toutes les parties du corps et envahir toute espèce d'organes, mais ils affectent particulièrement les membranes muqueuses, le périoste et les os.

Il est impossible de distinguer les symptômes primitifs au premier aperçu d'avec les accidens consécutifs.

Le commémoratif, dans cette circonstance comme dans tant d'autres, peut être du plus grand secours et doit fixer toute l'attention du médecin; au reste, généralement parlant, les écoulemens, les chancres, les bubons sont presque toujours des accidens primitifs.

Tant qu'à la vérole constitutionnelle, elle offre le tableau le plus effrayant qu'on puisse présenter à l'humanité : ulcérations des parties génitales, pustules humides, pustules cutanées, excroissances, végétations, douleurs ostéocopes nocturnes, périostoses, exostoses, carie, nécroses, nodus, thophus articulaires, alopecie, chute des dents, aphonie, tels sont les funestes accidens auxquels le virus peut donner naissance. Cette esquisse, qui paraîtra peut-être un peu forcée à quelques personnes, ne sera pour le praticien que l'épisode du drame principal.

La syphilis se déclare ordinairement du troisième ou huitième jour, rarement avant vingt-quatre heures et au-delà du quinzième jour : de l'anxiété, des défaillances, des lassitudes générales en sont

quelquefois les prodrômes; le plus souvent elle éclate sans symptômes précurseurs. Parmi les différentes formes de la maladie vénérienne, les unes reviennent souvent, les autres sont plus rares; je parlerai seulement de celles qu'on observe le plus ordinairement, de ce nombre sont les chancres, les bubons, les végétations et la blennorrhagie.

La blennorrhagie consiste dans l'écoulement involontaire par l'urètre de l'homme ou par les parties naturelles de la femme d'une matière de consistance et de couleurs différentes, accompagnée de prurit, d'ardeur et de douleurs sensibles.

Le premier jour cet écoulement charie une humeur très-claire; mais bientôt cette humeur passe au blanc livide, puis au vert, et elle sort spontanément ou par la plus légère pression. Entre autres causes qui peuvent faire augmenter cet écoulement, on peut citer les erreurs de diète, l'abus de certains alimens, en un mot tout ce qui stimule fortement.

Le diagnostic de la blennorrhagie est parfois très-obscur, effectivement rien ne ressemble plus au premier abord à la gonorrhée syphilitique que certains écoulemens simplement occasionés par la cohabitation avec une femme à l'époque de ses règles, par l'abus du coït, par les premières approches conjugales; et cependant, au fond, qu'elle différence! les uns entraînent à peine avec eux un caractère de gravité, tandis que les accidens vénériens portent dans l'économie un trouble extrême, et y occasionent des désordres de conséquence dont la source principale tient nécessairement à une affection confirmée.

Il arrive souvent qu'après une blennorrhagie le malade continue à avoir chaque matin à l'extrémité du canal de l'urètre un léger suintement d'une humeur ordinairement claire: il est très-essentiel de considérer ce suintement comme un résidu de l'infection, et de rejeter le préjugé vulgaire, qu'un homme qui n'a qu'un suintement habituel ne peut communiquer la vérole; mille exemples prouvent qu'un homme dans cet état a souvent communiqué la maladie

Les chancres s'annoncent par une démangeaison incommode, à la suite de laquelle des taches rougeâtres se développent ; au centre de chaque tache existe une petite dureté qui devient bientôt transparente, et il en sort un fluide roussâtre, semblable à l'escharre qui a coutume de se former sur les vésicatoires. Parmi les chancres, les uns offrent une superficie assez étendue, les autres sont remarquables par leur largeur, tous ont pour caractère spécial d'offrir une surface grise, des bords rouges plus ou moins élevés et coupés perpendiculairement ; mais il ne faut pas oublier que tous ces phénomènes, généralement constans, que l'on remarque dans le développement et la marche des chancres et de tous les autres accidens vénériens, peuvent néanmoins offrir une foule de modifications étroitement liées, d'une part à l'état particulier de l'individu, et de l'autre à l'intensité de la maladie ; c'est pourquoi on classe judicieusement les chancres et les bubons en chancres inflammatoires et en chancres indolens : on peut faire la même application aux autres accidens primitifs. Les bubons vénériens peuvent avoir leur siège au cou, aux aisselles ou aux aines ; leurs prodrômes sont un sentiment de gêne et de tiraillement ; bientôt on aperçoit une dureté et un gonflement de quelque glande de cette partie, cette glande augmente successivement de volume, la douleur s'éveille, on éprouve une certaine difficulté de marcher, la peau devient rouge, et les vrais accidens de la suppuration se succèdent avec une rapidité qui dépend à la fois et du degré d'activité de principe morbifique et de la constitution de l'individu ; il n'est pas rare cependant de voir s'arrêter dans le fort de leur marche les gonflemens des glandes inguinales, de voir ces dernières acquérir une dureté extrême et dégénérer en squirrhe ; les sujets d'un tempérament lymphatique, chez lesquelles la disposition naturelle à l'inertie est accrue par la face de la maladie, sont surtout exposés à cet accident.

Les végétations sont le plus souvent des accidens consécutifs, cependant on les a vues quelquefois survenir immédiatement après le coït ; elles diffèrent et par le siège qu'elles occupent et par la figure

qu'elles affectent ; on les voit le plus ordinairement à la couronne du gland , à la face interne du prépuce ou des nymphes , au frein , à l'orifice du vagin , au clitoris , au bord du mamelon , à la marge de l'anus. Quant aux noms qu'on leur a donnés , on est parti de la ressemblance avec d'autres corps ; sont-elles découpées et feuilletées , on les nomme *crêtes de coq* ; sont-elles minces, cylindriques, allongées , on les nomme *poiraux* ; enfin on les appelle *verrues* quand elles sont plates , grosses et posées sur une large base.

Le diagnostic de la vérole est souvent un écueil pour les praticiens même les plus exercés ; au reste , un médecin prudent ne prononcera qu'après avoir scrupuleusement examiné l'état du malade , qu'après avoir pesé avec une rigoureuse exactitude toutes les circonstances qui ont précédé ou accompagné l'explosion de la maladie dans certaines circonstances , même la délicatesse et l'honneur lui en imposent le devoir.

De toutes les discussions qui se sont élevées parmi les médecins au sujet de la syphilis , une des plus célèbres sans doute se rattache à la question du virus , parce que les conséquences qui en découlent influent essentiellement sur le choix des méthodes curatives auxquelles on doit recourir. Bien pénétré de cette vérité , et intimement convaincus surtout de l'existence irrécusable du virus , les vrais amis de l'humanité ont tout fait pour répandre dans les esprits ce qu'ils avaient appris eux-mêmes à l'école sévère de l'expérience ; mais loin de profiter de leur doctes leçons , loin de leur tenir compte de tant de bonne foi , on s'est merveilleusement évertué à les réfuter , et à rejeter avec une sorte de dédain les précieux renseignemens qu'ils ont fournis.

Il serait à désirer , sans doute , qu'on pût isoler le virus , qu'on pût le mettre à nu , le rendre palpable et accessible à nos sens ; mais c'est envain depuis un temps infini que tous les efforts sont dirigés vers ce but , il n'a rien paru d'aussi rassurant et d'aussi positif dans le monde médical. L'observation prouve bien à la vérité l'existence de virus ; mais son essence , sa nature intime nous échappe sans cesse et se dé-

robe probablement toujours à nos infatigables recherches. Au reste, s'il faut un jour renoncer à cette riante et trop douteuse expectative, il s'ouvre une carrière également belle à parcourir, c'est de suppléer à cette espèce de pénurie où la nature, jalouse de ses secrets, semble vouloir nous réduire en prouvant clairement la nécessité théorique des virus.

Dans sa première acception, le mot *virus* était synonyme de *poison*, plus tard, il fut donné à tout délétère, quelque fût sa nature, et successivement enfin cette dénomination fut appliquée aux principales maladies contagieuses, qu'on taxa alors de *maladies virulentes*, pour exprimer la cause inconnue de leur spécificité. Après s'être très-long-temps entendu de cette manière, on a fini par commenter et défigurer cette idée de virus, au point qu'aujourd'hui ce mot n'est pour certains médecins qu'un être purement imaginaire. C'est surtout au sujet de la syphilis qu'on a multiplié les explications pour prouver que cette maladie n'avait pas de principe spécifique, et au mépris de l'évidence. Malgré de funestes et déplorables tentatives entreprises par de jeunes élèves, dans le but de prouver l'inocuité du virus; on voit des gens qui refusent de regarder la syphilis comme une maladie spécifique contagieuse, comme une maladie enfin entretenue par un virus. Il n'y a que l'esprit de système qui puisse expliquer un tel acharnement; Pour moi, cette doctrine est si étrange, elle me paraît si opposée au bon sens, si contraire à l'observation, que je ne le discuterai même pas, seulement je ferai observer que les auteurs de ces singulières opinions appartiennent presque tous à l'École physiologique. Ce qui est d'autant plus fait pour nous surprendre, que l'illustre auteur de cette doctrine, le célèbre *Broussais*, s'exprime tout autrement dans ses ouvrages. Écoutons-le.

« Si la vive irritation des organes sécréteurs peut convertir leur produit en un poison irritant, transmissible par absorption, comme on a lieu de le croire pour les rages spontanées, pourquoi les membranes muqueuses sexuelles surexcitées ne contracteraient-elles pas un mode d'irritation dont l'excrétion serait capable de

« reproduire la même effraction chez ceux qui en subiraient l'innoculation? pourquoi ce venin, dont la création serait aussi continuellement excrétée, ne pourrait-il pas être résorbé et développer en d'autres lieux un mode particulier d'irritation.

Je demande maintenant à ces faux imitateurs de la doctrine nouvelle ce qui leur reste à dire? Pour moi, quoique je sache qu'il est plus commode de nier l'existence du virus du fond d'un cabinet, et plus agréable d'en plaisanter au centre de certains cercles frivoles, que de l'étudier dans la nature et de le signaler par l'observation, je ne puis concevoir comment les beaux-esprits du jour, les adeptes de notre siècle, qui théorisent sur tout, refusent d'en admettre la possibilité théorique. C'est une inconséquence de plus à leur reprocher.

Le virus est le produit d'un état morbide spécial; quelques-unes de nos humeurs; toutes peut-être, en peuvent être le véhicule. Il a pour caractère :

1°. La propriété de développer sur un sujet sain le mal auquel il doit sa formation ;

2°. Une facilité extrême à germiner, au point qu'un atôme suffit pour altérer la santé la plus florissante ;

3°. Un caractère de ténacité tel, que s'il n'est combattu à propos par un traitement convenable, il envahit tout l'organisme, qu'il altère et détruit successivement. Mais le virus syphilitique est altérable comme tous les corps de la nature, il peut subir une série de dégradation. Or, il n'est pas surprenant que, dans cette occurrence, il ne cède aux traitemens les plus simples; c'est même, à mon avis, une conséquence juste; mais il y a loin de là aux élémens nécessaires pour fonder une doctrine. Vous dites, s'écrient les adversaires du virus, que la syphilis est une maladie spécifique, qu'elle est due à un virus, qu'elle réclame enfin un traitement spécial. Mais nous avons guéri mille individus atteints de bubons et de chancres, nous les avons tous radicalement guéris par les antiphlogistiques. Qu'est devenue la spécificité? La réponse découle d'elle-même : d'abord on peut nier la guérison complète; mais admettons-là pour un moment. Qu'ils

supposent le virus altéré par des circonstances accidentelles , par une constitution réfractaire de l'individu ; qu'ils supposent , dis-je , ce virus altéré au premier degré : il ne pourra , dans cet état , déployer que quelques-uns des symptômes qui lui sont propres , et ne produira qu'une syphilis avortée ; supposons-le encore plus altéré , il n'aura de force suffisante que pour déterminer un faible travail purement local. C'est dans cet état qu'il cède aux traitemens les plus simples ; c'est dans cet état que les antiphlogistiques , que le régime seuls suffisent.

D'un autre côté , ce serait s'écarter de la bonne voie , que de croire que toutes les affections qui ont leur siège aux organes génitaux doivent par cela seul rentrer dans le domaine de la syphilis ; le bon sens se refuse à une pareille théorie ; et , sans aller bien loin , il est facile de concevoir que des parties souvent étendues , souvent pressées outre mesure dans des luttes inégales , doivent infailliblement s'altérer et souffrir de ces sortes d'excès ; que la réitération des mêmes actes , surtout après l'apparition de quelques accidens ; que le défaut de propreté , la négligence enfin des courtisanes , continuellement exposées aux attaques de toutes sortes d'hommes , doivent finir tôt ou tard par imprimer à un mal , par lui-même éphémère et sans conséquences , un caractère grave et fâcheux. D'ailleurs , on sait parfaitement qu'indépendamment de mille causes , telles que les excès dans le coït , la masturbation , l'usage de certaines boissons fermentées ; on sait , dis-je , que la répercussion d'un exanthème , d'une affection rhumatismale ou dartreuse , que la rétrocession de la goutte , peuvent donner lieu à un écoulement par l'urètre. Donc on aurait grand tort de regarder tous les écoulemens comme les seuls bénéfices de la prostitution ; et l'on aurait plus de tort encore de les traiter comme tels , car alors le remède deviendrait pire que le mal.

Quelle est la nature du virus syphilitique ? est-il fixe ou volatil , coagulant ou corrosif ? attaque-t-il de préférence la lympe , la matière de la transpiration ? Dirons-nous , avec ceux-ci , qu'il agit sur la masse du sang ; ou , avec ceux-là , qu'il altère la sérosité ; ou bien enfin ,

que son action se porte sur le système nerveux? Voilà, je pense, des questions de pure curiosité, et dignes de ces temps héroïques où, sous le voile léger d'une allégorie ingénieuse, on se vantait orgueilleusement de remonter jusqu'à la source des causes premières. Heureusement ces temps ténébreux sont loin de nous, et la saine raison a pour jamais reconquis ses droits. Aussi je renonce formellement à la solution de questions aussi oiseuses, et dont l'hypothèse seule pourrait fournir les frais.

Est-il bien vrai que le virus syphilitique puisse rester caché pendant des années entières dans le corps humain sans produire aucun mauvais effet apparent? Oui, sans doute, mille observations nous en convainquent : semblable à l'hydre de la fable, le mal vénérien renaît de lui-même, et manifeste sa présence par les symptômes les plus terribles. Telle est aujourd'hui la manière de voir de beaucoup de médecins; et cette vérité fondamentale, si complètement développée par les modernes, se trouve encore formellement exprimée dans les auteurs anciens. Cependant, malgré une infinité de preuves irrécusables, quelques gens s'obstinent à soutenir le contraire; ignorent-ils que mille circonstances peuvent alternativement contrebalancer, anéantir ou favoriser la germination du virus; et qu'entre les deux termes les plus opposés de virulence extrême ou d'entière destruction, il reste une immense lacune à remplir.

Depuis l'époque de sa première apparition jusqu'à nos jours, la syphilis a éprouvé dans ses formes, sa nature, la violence de ses symptômes, des altérations notables : pendant les vingt premières années, des chancres, des pustules, des humeurs gourmeuses, des douleurs dans les membres furent les seuls symptômes qui parurent. De 1504 à 1526, on remarqua deux nouveaux symptômes. Le premier était des exostoses qui entretenaient souvent la carie des os; le second, des vérues et des poireaux repulillant à mesure qu'on les détruisaient. De 1526 à 1540, deux nouvelles formes, l'alopecie et les bubons, vinrent encore ajouter au groupe déjà effrayant des affections vénériennes. Enfin on vit paraître en 1550 la blennorrhagie, qui est

aujourd'hui le symptôme le plus fréquent et le plus opinâtre de la vérole.

Les chancres paraissent ordinairement sur la muqueuse des parties génitales ; cependant la surface externe de la peau , toutes les régions de la bouche et de l'arrière-bouche peuvent en être affectées.

Les pustules attaquent de préférence la tête et les extrémités ; mais on les voit partout ailleurs , petites ou grosses , sèches ou humides , pâles ou rouges. Elles finissent par s'ouvrir au bout de quelques jours et rendent une quantité incroyable de pus ; une fois ouvertes , elles dégénèrent presque toujours en ulcères phagédéniques , qui consomment et les chairs et les os , en sorte que les moins malades sont encore horriblement mutilés. Les tumeurs gommeuses sont assez rares aujourd'hui. Leur volume varie depuis celui d'un œuf à celui du poing ; elles attaquent principalement et les bras et les jambes , et fournissent ordinairement une liqueur blanche et mucilagineuse ; quelquefois elles s'ulcèrent , d'autres fois elles deviennent calleuses.

Les douleurs ostéocopes sont vives et pénétrantes ; on ne saurait mieux les comparer qu'à l'action d'un corps très-aigu qui couperait et déchirerait à la fois les parties les plus cohérentes et les plus profondes de la machine. Elles existent pourtant à différens degrés ; elles sont générales ou partielles , en raison de ce qu'elles intéressent tout ou une seule partie du corps : elles ont cela de particulier , qu'elles sont plus vives à la fin du jour qu'à tous autres instans , et que les sujets qui en sont atteints deviennent comme immobiles à mesure que la nuit avance ; ils finissent par souffrir si cruellement , que le sommeil fuit bientôt de leurs paupières ; quelquefois enfin la fièvre se met de la partie , et le malade succombe exténué de mille manières. Les douleurs ostéocopes n'augmentent pas seulement vers le soir et pendant la nuit ; le froid aigu , le changement de saison , les vicissitudes atmosphériques rendent aussi les douleurs plus sensibles. Quelquefois les parties douloureuses n'offrent à l'œil ni au toucher aucune altération sensible ; tantôt , au contraire , elles se gonflent et s'enflamment : alors les plus légers contacts déterminent les douleurs les plus vives.

Tels sont les accidens vénériens que l'on rencontrait le plus souvent autrefois; aujourd'hui la maladie semble réduite à quatre symptômes, la blennorrhagie, les chancres, les poulains et les végétations; car les douleurs nocturnes, les pustules, les taches, deviennent de plus en plus rares.

Une question à laquelle se rattachent les plus chers intérêts de l'homme, est sans contredit celle de savoir si la maladie vénérienne finira un jour. Je ne sais. Mon ardent amour pour l'humanité pourrait bien m'égarer; mais je me complais à croire que la syphilis, comme tout ce qui est dans la nature, passera par la filière de destruction, qui préside aux destinées; je crois qu'un jour viendra où, altérée de mille manières, elle restera pour toujours méconnaissable à nos yeux : tel est le sort commun. Quelle puissance pourrait l'y soustraire? Au reste, sans aller bien loin, nous voyons tous les jours que, malgré tous les débordemens de notre siècle, cette terrible maladie a singulièrement perdu de son ancienne férocité; déjà les coups qu'elle porte sont plus plus faibles, déjà ses symptômes ne sont ni aussi terribles, ni aussi multipliés, ni aussi opiniâtres qu'ils l'étaient autrefois; elle change enfin, et dépérit à vue d'œil. Que de motifs pour s'arrêter à cette consolante idée, qu'un siècle plus heureux sera témoin de son entière disparition!

Le pronostic de la syphilis présente souvent de nombreuses difficultés aux praticiens même les plus exercés; on en voit tous les jours se tromper amèrement dans leurs prédictions, malgré une finesse de tact et une perspicacité à toute épreuve. De telles leçons doivent suffire à ceux qui savent déjà combien une erreur dans le pronostic est préjudiciable au médecin. Puissance de la nature et de l'art; considérations relatives à l'âge, au sexe, au tempérament, à la force du sujet; influence du climat, de profession, d'habitude; ancienneté, complication de la maladie, nature du traitement; tels sont les points sur lesquels le médecin doit fixer toute son attention : après les avoir scrupuleusement examinés, comparés les uns et les autres, il parlera avec franchise et loyauté.

Toutes choses égales d'ailleurs, la syphilis cédera plus facilement chez un sujet jusqu'alors bien portant que chez celui dont la constitution aurait déjà souffert d'une succession de maladies; par la même raison, moins les secours de l'art auraient été mis à contribution, et plus la thérapeutique offrira de ressources.

L'époque de la vie à laquelle on est affecté de la maladie vénérienne influe singulièrement sur le caractère de cette maladie; il est d'observations qu'elle moissonne presque toujours l'enfant au berceau, qu'elle est rarement mortelle pour l'homme adulte, et qu'elle porte souvent le dernier coup au vieillard.

La syphilis ne comporte pas plus de gravité chez l'homme que chez la femme, du moins dans les circonstances ordinaires de la vie; ce n'est que vers l'âge critique que le sexe paraît plus mal partagé que nous: à cette époque, un travail de destruction ébranle tout son être, et il paie de sa vie les moindres imprudences. L'époque de la première menstruation, la gestation, l'accouchement et ses suites, le sevrage, sont autant de circonstances fertiles en dangers de ce genre.

Les sujets doués d'une constitution sèche et irritable, et chez lesquels le système nerveux prédomine, sont ordinairement les plus maltraités par la syphilis; tandis qu'on voit tous les jours des personnes d'un tempérament sanguin réclamer à peine pour se guérir les premiers secours de l'art. De toutes les complications, la plus fâcheuse est sans contredit la rencontre d'une constitution scrophuleuse, scorbutique ou dartreuse.

L'influence du climat sur la maladie vénérienne est aussi des plus grandes: comme ces végétaux, qui pleins de vie sous un ciel brûlant, languissent et dépérissent à vue d'œil à mesure qu'on les rapproche des zones tempérées, la maladie vénérienne, si terrible chez nous, est dans les pays chauds une maladie déchue, qui cède le plus souvent aux seules bienfaits d'une douce température. Enfin, plus cette maladie sera ancienne, plus elle offrira de complications, plus

elle aura résisté aux ressources de l'art et aux traitemens les mieux combinés, et plus, sans contredit, le diagnostic en sera fâcheux.

La thérapeutique de la syphilis a de tous temps exercé le zèle et la sagacité des praticiens ; aussi n'en finirait-on pas si on voulait faire la part de tous ces systèmes qui ont été inventés, s'il fallait énumérer toutes les substances qu'on a expérimentées au hasard ; sachons seulement que la thérapeutique, cette belle partie de l'art de guérir, a été bien long-temps le domaine de l'empirisme et du ridicule ; mais qu'enfin nous touchons aux termes de ces abus, car les fictions ingénieuses ne trouvent plus de place dans les élémens des sciences exactes ; et la médecine aussi, trop long-temps la proie de tous les partis, le patrimoine de toutes les sectes rivales, a brisé ses entraves honteuses pour se resserrer désormais dans les limites d'une sévère et philosophique observation. Examinons maintenant les phases que la science elle-même a parcourues avant d'arriver au point où nous la trouvons aujourd'hui.

Si nous ouvrons les fastes de l'art, si nous parcourons les ouvrages des praticiens célèbres de l'antiquité, nous verrons que les médecins qui vivaient du temps que la syphilis parut en Europe furent tellement étonnés de la férocité, de la violence et de la nouveauté de cette maladie, que les plus habiles furent long-temps incertains sur le parti qu'ils devaient prendre ; plusieurs même n'osaient prendre sur eux de la guérir ; ils n'avaient de forces suffisantes que pour marquer leur étonnement.

Dans l'impossibilité d'opposer à cette terrible maladie des remèdes spéciaux, on revint aux voies déjà battues et aux ressources employées avec quelques succès contre les affections qui offraient avec la syphilis le plus de ressemblance.

La diète vint en première ligne ; on ne permit aux malades qu'une légère nourriture, choisie encore parmi les alimens les plus faciles à digérer ; on saigna surtout au début de la maladie, en subordonnant toutefois les évacuations sanguines à l'âge, aux forces et au tem-

pérament de l'individu ; quelquefois, et particulièrement dans les progrès du mal, on substituait aux saignées générales des saignées locales ; enfin on agissait sur les premières voies par des lavemens laxatifs , composés avec les décoctions de séné et de casse , en secondant leur action par des boissons dans lesquelles on faisait entrer des décoctions de chicorée , de bourache , de buglose , etc.

Si la peau était chargée de pustules , on conseillait des bains d'eau tiède , on administrait des purgatifs simples ou composés ; quand la maladie se montrait rebelle à toutes ces ressources , on avait recours à la vapeur de l'eau bouillante ou à la fumée des parfums , moyens préconisés par *Torrella* ; les malades étaient soumis à ces différentes émanations dans des étuves ou des fours chauffés en conséquence.

Toutes ces médications eurent à peine quelques demi-succès ; on vit bientôt que de tels remèdes pouvaient tout au plus disposer à des moyens plus efficaces : aussi peu s'en fallut qu'à cet époque le médecin ne devint un sujet de dérision et de mépris aux yeux de bien des gens.

Dans cette fâcheuse anxiété, deux médecins célèbres, *Jean Béranger*, de Carpi, et *Jean de Vigo*, son contemporain , frappés de l'analogie qui existait entre la syphilis et quelques maladies de la peau contre lesquelles ils employaient le mercure avec succès , eurent l'heureuse idée d'user du même moyen contre la vérole. Leurs efforts ne furent pas stériles : le mercure , administré avec réserve , triompha des difficultés , et fut bientôt proclamé comme le seul et véritable remède contre un protée jusqu'alors insaisissable ; et ce nouveau remède fut adopté avec d'autant plus de confiance , que l'on savait de longue date que les bergers le donnaient à leurs bestiaux sans qu'il produisît aucun mauvais effets.

Ce fut vers la fin de 1497 que cette heureuse découverte eut lieu ; elle promettait les plus beaux résultats ; mais les empiriques gâtèrent tout par leur ignorance et leur témérité ; toujours le même remède

en main ; aussi peu versés dans l'art difficile de guérir qu'étrangers à toutes les connaissances de la matière médicale, ils devinrent pour l'humanité des fléaux plus terribles que le mal lui-même. La plupart des malades périrent entre leurs mains ; ceux qui eurent assez de bonheur pour résister d'abord à leur traitement finirent par être dupes de leur trop de confiance : maigres et défaits, épuisés par la salivation, la diarrhée, par tous le cortège enfin de l'hectisie, on les vit traîner une vie malheureuse et succomber sous le poids des infirmités les plus dégoûtantes par les remèdes mêmes qui devaient les guérir. Il n'a pas fallu davantage pour faire perdre au mercure une bonne partie de sa réputation.

Ce fut vers ce temps qu'on apporta le gayac des Indes-Occidentales en Europe : sa vogue ne fut pas de longue durée, grâce à l'impéritie des guérisseurs, et il tombait même tout à fait en discrédit, quand la squine, nouvellement apportée en Europe, releva à la fois et l'espoir des malades et celui des médecins. Nouveaux succès, nouveaux revers. La squine, la salsepareille, le sassafras et plusieurs autres produits des végétaux, tour à tour vantés, finirent enfin par devenir le jouet de l'opinion.

Le règne animal fut mis à son tour à contribution : on a eu l'idée d'employer la chair de tortue et des vipères ; mais l'expérience fit bientôt justice de ces prétendus remèdes, et les médecins se virent forcés d'avoir recours encore une fois au mercure, et de tirer de l'oubli auquel ils l'avaient condamné un médicament qui, dans des mains pures, avait toujours eu des succès marqués et tout à fait concluans. *Antoine Franscatino* fut le premier qui rentra dans la bonne voie ; son exemple fut immédiatement suivi par tous les médecins de l'Europe : aussi l'humanité doit de la reconnaissance à ce médecin pour ses belles expériences, et l'on ne saurait se défendre d'un sentiment d'admiration, quand on réfléchit combien il devait être difficile d'approcher seulement de la vérité, dans un temps où la médecine n'était encore qu'au berceau. Voilà donc le mercure prôné avec en-

thousiasme, puis rejeté ensuite avec une sorte de mépris, devenir encore une fois, par la force seule des circonstances, la panacée du jour, le seul moyen fidèle contre les affections syphilitiques. Nous verrons plus tard qu'après avoir subi toutes les vicissitudes enfantées par l'esprit de parti, il a toujours fini par reconquérir ses droits toutes les fois que la saine raison, guidée par l'esprit exact d'observation, a été appelé à recueillir l'analyse des faits et à prononcer sur leur valeur.

A côté de ses ressources héroïques, on a voulu placer les préparations d'or, employées avec succès par le docteur *Chrestien* : ces remèdes auraient aujourd'hui plus de vogue si leurs effets avaient été plus constans ; mais ils ont échoués plusieurs fois entre des mains habiles, et M. *Cullerier* oncle lui-même les a employés à plusieurs reprises, sans avoir été pour cela plus heureux. Au reste, l'hydrochlorate d'or a ses partisans : bon nombre d'observations recueillies et communiquées par M. *Destouches*, chirurgien-major au corps royal du Génie, militent autant en faveur de ce médicament qu'aucune autre épreuve pourrait lui être contraire.

L'iode a aussi sa part à la spécificité antivénérienne : M. *Richond*, chirurgien militaire, a vanté ses propriétés avec une chaleur digne de ses connaissances ; cependant son système n'a généralement pas fait fortune, et l'iode est complètement oublié. Enfin, la douce-amère chélidoine, la ciguë, l'opium, l'oxygène, l'ammoniaque, le chlorure de sodium, ont eu aussi leurs partisans et leurs détracteurs, sans qu'on en connaisse mieux leur manière d'agir.

S'il existe encore une dissidence fâcheuse entre les médecins au sujet du traitement des maladies vénériennes, la cause en est bien connue : c'est que l'on a bien souvent confondu avec les maladies vénériennes des affections qui en différaient essentiellement, et dont la cure a été exploitée au profit d'un système exclusif ; c'est que de part et d'autre on a été trop prompt à prononcer sur l'avantage ou l'inconvénient de telle ou telle méthode, dont l'expérience a fait plus

tard une justice contraire, et que toutes ces erreurs, bien faites d'ailleurs pour inspirer quelque méfiance, ont été autant d'entraves semées dans le vaste champ de la thérapeutique.

On a presque toujours attribué à la manière de préparer les mercuriaux leurs bons ou mauvais succès, qui découlent d'une source bien différente; aussi les médecins ont varié à l'infini les préparations du mercure, afin de trouver enfin la forme sous laquelle il produit les meilleurs effets. Les uns, guidés par un esprit de vanité et d'importance; les autres, animés par un sordide intérêt, se sont attachés à une seule formule, en dépréciant toutes les autres; ils se sont mérité le nom d'*empiriques*; quelques-uns, par défaut de connaissances chimiques, perdent un temps précieux à employer des préparations presque inertes; enfin, tandis que ceux-ci l'admettent à des doses trop petites, ceux-là prescrivent des quantités excessives, et voilà les autorités auxquelles on nous renvoie à cœur de jour.

On suivrait une route également fausse en proclamant le mercure comme un spécifique de la vérole. Il est de fait que la syphilis élude quelquefois son action pour céder à celle des bois sudorifiques; mais c'est extrêmement rare, et on peut avancer avec raison que le mercure est le plus sûr de tous les remèdes employés dans le traitement des maladies vénériennes, et qu'on n'en a pas encore trouvé de plus énergique.

Il n'entre pas dans mon plan d'empiéter ici sur le domaine de la matière médicale, et dérouler le catalogue des préparations mercurielles, ainsi que les doses auxquelles on doit les administrer: on est revenu de cette méthode banale, trop long-temps consacrée par l'usage. On sait que l'occurrence et l'opportunité doivent décider du choix, et que l'ensemble des connaissances médicales fournit seule la mesure. Je me contenterai donc d'exposer les principes généraux, que je réduis en autant de propositions.

On consultera d'abord le commémoratif, on l'examinera et dans la famille et chez le malade lui-même; il portera sur les différens

modes de traitement auxquels le malade aurait pu être soumis. Au besoin , on rejettera tel moyen parfaitement indiqué dans des affections analogues , pour recourir à tel autre prescrit par des convenances purement individuelles.

On s'arrêtera suffisamment aux différentes circonstances relatives aux sexes , à l'âge , à la constitution , au tempérament , à la profession , aux habitudes , aux idiosyncrasies , aux diverses maladies et à leur complication , ainsi qu'à la saison et au climat sous l'influence desquels se trouve le malade. Cela fait , on choisira le mode de traitement , qu'on modifiera encore pour les personnes du sexe , d'après l'état de grossesse ; d'allaitement , etc.

La maladie une fois connue (je la suppose récente) , on trouve dans la simple manifestation de ses symptômes la route à suivre pour la combattre : ainsi , on attaquera d'abord ses phénomènes locaux , qui , de l'avis de tant de gens , constituent à eux seuls l'affection principale , quoiqu'ils soient réellement l'expression de l'infection générale , de véritables efforts critiques , autant d'émonctoires par lesquels la nature cherche à se débarrasser ; puis , on agira sur la constitution de l'individu , afin d'arrêter ou de prévenir , par une sage combinaison de ressources , les désordres de conséquence qui viennent presque toujours à la suite de l'infection. A part quelques circonstances assez rares , les symptômes réclament généralement les antiphlogistiques. Tant qu'à la maladie dont ils sont l'expression , je ne crains pas de trancher la question , quatre-vingt-dix fois sur cent il faut employer le mercure : si elle résiste à cet agent , on doit avoir recours aux bois sudorifiques , et quelquefois à ces deux moyens à la fois. Cette méthode réussit constamment , quand on ne pèche ni par excès ni par défaut.

On ne sait pas de quelle manière agit le mercure sur l'économie dans le traitement des affections vénériennes. De toutes les hypothèses qu'on débite à ce sujet , j'en rapporterai deux seulement , à titre d'objets de pure curiosité , que comprimera toujours une critique

juste et sévère : les uns pensent que le mercure , en vertu des propriétés existantes qu'il possède au plus haut degré , surexcite extraordinairement l'organisme , et qu'il chasse ainsi au dehors le levain impur qui l'infectait ; les autres , sans égard pour les phénomènes vitaux , en donnent une explication de laboratoire , ils disent qu'en raison d'une action purement chimique le mercure, semblable à une douce rosée, pénètre toute l'économie, qu'il épure , en palliant , en neutralisant et détruisant successivement le virus syphilitique. Voilà comme on se joue de la complaisance de ceux qui oublient que dans le monde , à l'exception de quelques vérités péniblement conquises , sur lesquelles chancelent encore nos doctrines, tout le reste n'est que doutes ou erreurs.

Le mercure s'emploie à l'intérieur et à l'extérieur. De toutes les préparations, le sublimé est à la fois et le plus fidèle et le plus généralement employé : son action sur l'économie varie en raison des tempéramens.

Il provoque chez l'homme lymphatique une sueur fétide et visqueuse , à la suite de laquelle il n'est pas rare de voir survenir la diarrhée et des urines sédimenteuses. Toutefois si ces évacuations ne sont ni trop durables , ni trop abondantes, elles sont avantageuses aux malades ; dans le cas contraire , elles finissent par l'affaiblir et paralyser la cure. Alors on doit suspendre le traitement.

Chez les personnes d'un tempérament sanguin ou bilieux , il développe souvent des maladies aiguës. On a une foule d'observations qui attestent que des hémoptysies des plus graves , des diarrhées rebelles , la phthisie et une infinité d'autres maladies furent la suite d'un traitement mercuriel mal dirigé.

Ce qui a introduit tant d'erreurs dans la thérapeutique de la syphilis, c'est qu'on a suivi la routine des empiriques, qui ne considèrent que les faits isolés , et qui n'ont jamais fait une étude des circonstances qui rendent cette méthode avantageuse ou nuisible, c'est qu'on a négligé de retracer l'histoire complète des maladies, et que sur la foi

de quelques expériences suspectes on a toujours proclamé un remède universel , comme si la nature n'était affectée que d'une seule manière. Ces abus touchent à leur fin : on était en droit d'espérer des réformes salutaires ; elles se sont opérées , et aujourd'hui les esprits ont pris une autre direction. On multiplie les expériences , on recommence les premiers essais ; les phénomènes les plus curieux , comme les plus admirables de la nature ne sont plus resserrés dans les étroites limites d'une chétive conception, décorée du titre pompeux de système ; la théorie se déduit des faits rigoureux , et ne les asservit pas.

Enfin , une sage réserve enchaîne les éloges prématurés des contemporains , pour mieux assurer aux bienfaiteurs des sciences et des hommes le juste tribut d'hommage que dispense l'impartiale et équitable postérité.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile. *Sect. 1, aph. 1.*

II.

Cum morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Ibid., aph. 8.*

III.

Duobus doloribus simul abortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Sect. 2, aph. 46.*

IV.

Renum et vesicæ dolores difficulter sanantur in senibus. *Sect. 6, aph. 6.*

V.

Melancholicis et nephreticis, hemorrhoides supervenientes, bonum. *Ibid., aph. 2.*

SYNOPSIS APTORISMI

The first, and most common, principle of aptorism is that the mind is a tabula rasa, and that all knowledge is derived from experience.

II.

Our second principle is that the mind is not a tabula rasa, but that it is pre-occupied with certain ideas, and that these ideas are the basis of all knowledge.

III.

Our third principle is that the mind is not a tabula rasa, but that it is pre-occupied with certain ideas, and that these ideas are the basis of all knowledge.

IV.

Our fourth principle is that the mind is not a tabula rasa, but that it is pre-occupied with certain ideas, and that these ideas are the basis of all knowledge.

V.

Our fifth principle is that the mind is not a tabula rasa, but that it is pre-occupied with certain ideas, and that these ideas are the basis of all knowledge.